

LE CHATEAU D'OYRON

LA VÉNERIE D'OYRON



BOUTON

DE M. E. D'OYRON

PENDANT la première partie du XIX^e siècle, les laisser-courre de la vénerie d'Oyron ont réuni nombre de veneurs et le souvenir de leurs gestes nous est révélé par un manuscrit complétant en quelque sorte l'Armorial de la Vénerie du baron de

Vaux et laissé par M. Gasser à son petit-fils, le 1^{er} janvier 1908. Nous laissons parler M. Gasser.

« Oyron est un gros bourg du département des Deux-Sèvres, dans le canton de Thouars ; le château, situé près de l'église, a été longtemps habité par de puissants seigneurs, les Gouffier, ducs de Roan-nais, marquis de Boissy et de Caravar, seigneurs de Maulévrier et de Bonnavet.

L'église, commencée en 1518, terminée en 1556, bâtie par Arthur Gouffier, contient quatre tombeaux en marbre de personnages de la famille Gouffier. La terre d'Oyron appartient d'abord aux Gouffier, puis au duc de la Feuillade, au duc d'Antin, fils de Mme la marquise de Montespan, au duc de Ville-roy, fils du maréchal, et enfin, depuis la moitié du XVIII^e siècle, elle appartient aux Fournier de Boisayrault, qui ont ajouté à leur nom celui d'Oyron(*).

(*) En 1700, le duc d'Antin, fils de M. de Montespan, acheta Oyron à Louis de la Feuillade, le laissa à la disposition de sa mère et le revendit au duc de Villeroy, fils du maréchal. En 1772, Oyron fut acheté par le chevalier de Boisayrault, d'une maison d'Anjou, et n'est pas sorti de cette famille.

D'une généalogie sans date nous extrayons que Jean-Baptiste, baron d'Oyron, né le 17 juillet 1788, marié à Anne-Eugénie de Châteaubodeau, eut pour fils aîné Louis, baron d'Oyron, qui naquit le 14 avril 1818, épousa en premières noces, le 14 septembre 1846, Marie-Julie de Chabre et en secondes noces, le 31 août 1852, Marie-Louise... de Puyguyon et eut un fils, Pierre-Marie-Joseph d'Oyron, le 28 septembre 1853.

L'avenue du château conduit au « grand parc », qui est d'une contenance d'environ sept cents hectares en futaie, taillis et bruyères. Ce parc est entouré par les bois appartenant à la famille Baillon de la Brosse et à la famille Perreau de Beauvais. Le « grand parc » est entouré de murs depuis un temps très reculé. Les archives du duché de Thouars font connaître que le duc de la Trémoille y avait droit de chasse, et que, lorsqu'il voulait chasser dans cette direction, il faisait pratiquer des brèches dans les murs. Ces murs sont percés de dix portes.

En 1822, les murs avaient été relevés par le propriétaire, Pierre-Auguste Fournier de Boisayrault. En 1848, la famille d'Oyron perdit un procès ; l'allée du milieu devenait de droit ouverte au public pour permettre d'aller d'Oyron à Thouars en traversant le parc. Dès lors, les murs ne furent plus entretenus, plusieurs brèches se montrèrent et ne furent pas relevées. En 1855, les fermiers voisins du parc, dont les récoltes étaient fort endommagées par les cerfs

et les chevreuils, intentèrent un procès ; la famille d'Oyron fut condamnée à réparer les murs. Le parc d'Oyron offre, dans le sens du nord au midi, une croupe très élevée au milieu et qui va en s'atténuant jusqu'à être de niveau avec la partie la plus basse ; au milieu de cette croupe, au point culmi-

nant, est un rond-point : c'est le rendez-vous, c'est là aussi qu'avait souvent lieu la curée. D'un côté, au nord, il y a un bâtiment en planches assez vaste pour loger plusieurs chevaux dans une partie, et dans l'autre, toute une meute. De l'autre côté du chemin qui traverse le parc de l'est à l'ouest, il y avait autrefois une construction fort originale : c'était une tour en forme de poivrière, faite entièrement, murs et toiture, avec de petits paquets d'ajoncs. Ce lieu de rendez-vous tirait son nom de ces deux constructions ; on le nommait : « les Cabanes ». Un fumeur imprudent, jetant une allumette



LA D'OYRON

mal éteinte, a fait brûler la cabane d'ajoncs en 1857. Le parc est très bien percé. M. Ernest d'Oyron, qui en était devenu propriétaire, avait beaucoup amélioré les percements. A la porte de Saint-Léonard, il avait fait bâtir un important rendez-vous de chasse, très confortable, vers 1873; il avait là un chenil très bien organisé. C'est dans une partie basse du parc, c'est assez humide; il eût été préférable de bâtir aux environs du rond-point.

M. Pierre-Auguste d'Oyron, qui possédait la terre d'Oyron au commencement du XIX^e siècle, était capitaine de louverie et avait une superbe meute; il chassait surtout le loup et le sanglier. On raconte qu'un jour, un loup lui ayant été signalé, il put le lancer; il le poursuivit jusqu'aux portes de Poitiers sans se décourager, quoiqu'il vit beaucoup de ses chiens revenir sur leurs pas. Il trouva le loup forcé et le seul chien qui l'avait suivi, en piteux état. M. d'Oyron avait un poulet dans ses fontes et n'avait rien mangé depuis le matin; il préféra donner le poulet à son chien. A cette époque, il y avait beaucoup de sangliers dans le parc et beaucoup de loups dans la contrée. Les fils de M. d'Oyron en parlaient souvent. M. d'Oyron mourut en 1837. Il avait eu trois fils: Pierre-René-Gustave, qui prit le titre de marquis d'Oyron; il habitait le château de Paulmy, venant des Paulmy d'Argenson; Paul, qui habitait le château de Verrières, près de Loudun; M. de Boisayrault, qui habitait Boisayrault, dans l'Anjou; et enfin il avait eu une fille, mariée au baron de Cassin, qui habitait le château du Gué-Péan, dans le Blésois.

Le marquis d'Oyron, après avoir chassé longtemps avec une très belle meute, laissa la direction de l'équipage à son fils Auguste, qui n'avait alors que vingt-deux ans; il était né en 1828. M. Auguste d'Oyron se maria dans la suite à Gertrude, fille du duc de Stacpool; elle aimait passionnément la chasse. Ces messieurs venaient chaque année de Paulmy en déplacement au château d'Oyron et y restaient pendant un mois et quelquefois plus longtemps. Il y avait alors au château le comte Paul d'Oyron, sa femme et sa fille et leur fils, le vicomte Ernest; M. de Boisayrault, sa femme et son fils René, camérier de Sa Sainteté Pie IX; le baron de Cassin, son fils Léonce et ses filles. Mmes la marquise d'Harembure et la comtesse de la Chapelle. Etaient aussi invités: le marquis de Pleumartin, venant de Pleumartin (Vienne); les de Villeneuve, Paul et Marcel, venant du château de Roche, près du Blanc (Indre); les de la Selle, venant d'Anjou, et M. de Montesquiou, accompagné de son fidèle Firmin. Au château de Rigny, M. et Mme Baillon de la Brosse offraient l'hospitalité la plus gracieuse; si l'on faisait la curée dans leurs bois,

tous les chasseurs présents étaient invités à dîner au château. Ils y recevaient: M. du Bouchet, frère de Mme Baillon, et un de leurs neveux, M. du Bouchet; un autre de leurs neveux, M. Budan de Rusté; le général comte de Rochefort, qui commandait l'Ecole de cavalerie, et son fils Ponce; le colonel Schmit, commandant en second de l'Ecole; les colonels Salmon et Guépratte, qui avaient été aussi à Saumur; l'écuyer en chef Guérin et le lieutenant-écuyer Cador, qui était le neveu du général; enfin, le comte Ferrand. Au

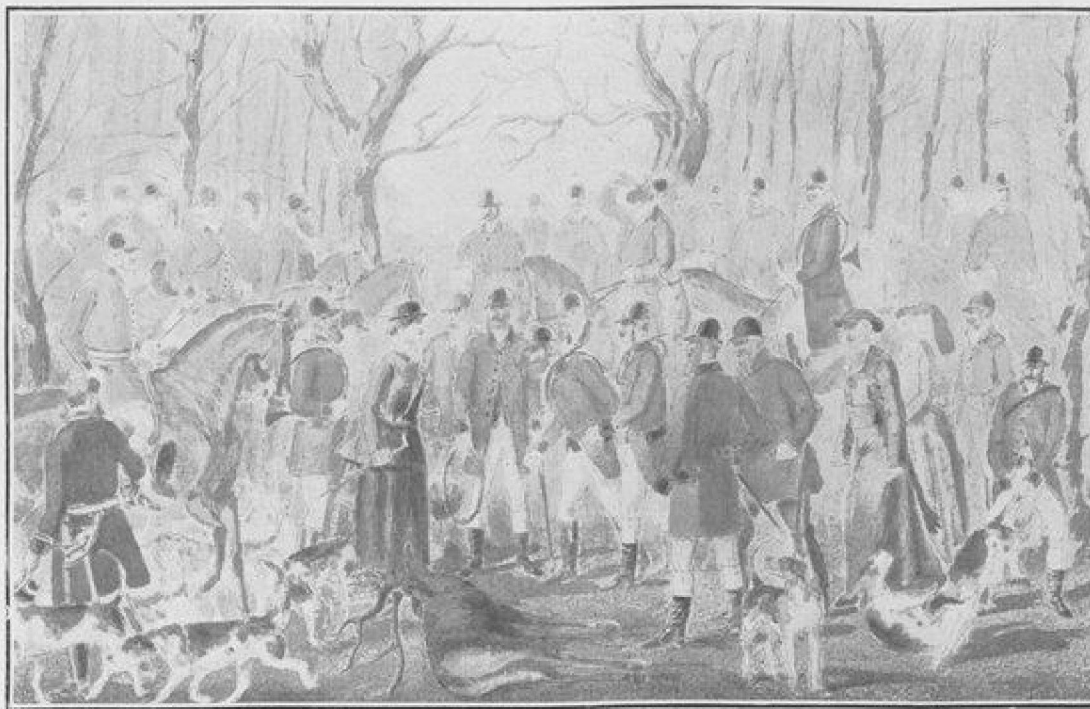
château de Beauvais, très intéressant château du XVI^e siècle, M. Eugène Perreau offrait l'hospitalité à mon grand-oncle Henry Soulet, son ami d'enfance, à mon cousin Achille Soulet, au comte de Rodays, à M. du Pavillon, venant du Périgord, et à M. de la Barde, neveu de M. Perreau; quand Achille et M. de Rodays étaient restés un certain temps à Beauvais, ils venaient chez mon père, à Thouars, pendant le reste du déplacement.

En 1855, MM. Adeline et Albert Hennecart sont venus de la Motte-Chandenier avec leur meute, et

M. Loury est venu du château de Marsay, situé de l'autre côté du Thouet. De Loudun venaient MM. Valentin Tabar, Arthur La Chambre, Beausan et de la Richerie; du château de Saint-Laon, M. de Saint-Laon. On voyait quelquefois un de Saint-Laon qui était aux lanciers de la garde et un chef des dragons de l'Impératrice. J'amenais de Thouars mon ami Henri Boutet, MM. de Linières et Bertrand Geslin, officiers à l'Ecole de cavalerie. Je ne dois pas oublier mon excellent ami et intrépide veneur Paul Duhaume. Il y avait ainsi plus de quarante cavaliers suivant ces chasses. Il y avait, en outre, des dames en voiture. Il y avait affluence de curieux venant de Thouars et de Loudun. Parmi les personnes qui venaient de Thouars, M. l'abbé de la Terrière, principal du collège, était des plus assidus.

M. Auguste d'Oyron avait cinquante chiens. Jean son piqueur, était une excellente trompe et excellent homme d'équipage. MM. de Pleumartin et de Villeneuve amenaient trente chiens; ils avaient pour piqueur René et pour valet de chiens le vieux Brioune, dont le cheval Las d'Aller était bien nommé. Le général de Rochefort amenait vingt-quatre chiens dans une prolonge de l'Ecole; son piqueur Gaudon était maître de trompe, il jurait sans cesse: Nom

d'un bleurre (?). Le général, qui était un excellent et très beau cavalier, montait à la chasse un des sauteurs en liberté du manège de l'Ecole. Mon cousin Achille Soulet amenait dix chiens; son valet de chiens était Jean, que nous avions surnommé « Morille », parce que sa figure, trouée par la variole, ressemblait à une morille.



UNE CHASSE DE L'ÉQUIPAGE D'OYRON D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. GASSER



Marquis G. d'Oyron



Comte A. d'Oyron



Comte de Boisayrault

QUELQUES VENEURS DE L'ÉQUIPAGE D'OYRON D'APRÈS M. GASSER

Les « chasses du parc » étaient splendides : on n'y chassait à courre que les cerfs. J'ai vu un jour un cerf lancé à onze heures du matin franchir sept fois les murs du parc, qui ont environ deux mètres trente centimètres de hauteur ; il a été pris vers 5 heures du soir, au milieu de la nuit la plus profonde ; on dut emprunter une lanterne à un voiturier qui passait sur un chemin voisin pour voir le cerf que les chiens entamaient et faire la curée. Dans une partie du parc du sud-est se trouve un fort bel étang, où se passaient souvent les hallalis ; c'était un superbe spectacle.

La rivière du Thouet n'est pas très éloignée du parc ; j'ai vu entre les deux chaussées des moulins de Praillon et de Maransay un superbe cerf vieux dix cors qui avait débouché, nageant majestueusement entre les deux rives garnies de chiens et de chasseurs ; il allait d'une chaussée à l'autre, étant presque à l'hallali ; une corde fut jetée dans ses bois, il s'est noyé en se débattant. Le pont de Praillon avait permis à quelques chasseurs de passer le Thouet.

Un autre jour, un cerf veut franchir le mur au bas duquel et en dehors on avait appuyé un tas de fagots que l'animal de chasse n'avait pas pu voir, le cerf tombe les quatre pieds dans le tas de fagots ; les chiens arrivent, mais ne peuvent pas l'atteindre ; il a fallu attacher un couteau à une longue perche pour servir le cerf.

On dit qu'une tête est « bizarre » quand les bois n'ont pas suivi une croissance normale. Ainsi j'ai eu un bois de daguet dont les dagues étaient si longues, sans apparence d'andouillers, et dont la base était si énorme au-dessus de la couronne, qu'il était évident que le cerf avait au moins trois ou quatre ans. Cette croissance des bois d'une façon anormale provient presque toujours d'une maladie que le cerf a eue dans l'année. Un cerf qui a été chassé longtemps et vigoureusement et qui a échappé à la mort grâce à ses ruses et à sa vitesse résiste péniblement au froid de la nuit suivante en hiver ; il est pris souvent d'une congestion pulmonaire, et s'il se remet, il lui pousse une tête « bizarre ». Nous avons attaqué un jour dans le parc une tête bizarre absolument contrefaite, les bois n'avaient plus aucun rapport avec les bois de cerf. Après une chasse assez longue dans le parc, le cerf prit son parti et sauta le mur du côté de la porte de Dillon. Il était très fatigué et cet effort l'avait mis en mauvaise situation, car on eut le temps de faire passer les chiens ; les chasseurs passèrent ensuite et, tout près du parc, l'animal fit tête aux chiens dans un champ. René, le piqueur de M. Pleumartin, s'étant approché, le cerf se précipita sur son cheval et l'atteignit au-dessous de la hanche, mais son bois se brisa, le cerf tomba, et René, sautant lestement de son cheval, le servit. J'ai ramassé le fragment du bois ; il ressemblait à un os brûlé, il était gris, poreux et très léger. Ce cerf avait dû être chassé pendant la saison précédente et avoir été très malade à la suite de cette chasse. Nous étions allés, Achille Soulet et moi, diner et coucher au château ; le lendemain matin, avant le jour, M. Marcel de Villeneuve était allé faire le pied. A

notre arrivée dans le parc, le cerf était lancé : nous entendîmes que la chasse se dirigeait avec entrain vers le sud-est, vers la porte de Fontenaille. Nous sortîmes de suite du parc, persuadés qu'il y aurait un débouché, et, faisant le tour des murs, nous fûmes nous poster dans la direction que les voix des chiens nous indiquaient. A peine étions-nous à ce poste, à un endroit où le chemin est au-dessous de la haie des murs de près de deux mètres, le cerf passa presque au-dessus de nos têtes, franchissant le mur et venant retomber à plus de quatre mètres en bas ; je crois qu'il est rare de voir un semblable bond : ce saut avait été aussi magnifique en largeur

qu'en hauteur. L'animal fit le tour du mur à une vitesse extraordinaire et rentra dans le parc.

M. le marquis Auguste d'Oyron mourut en 1877, laissant sa terre à son fils unique, qui mourut très jeune des suites d'une chute faite à la chasse. Mme la marquise, sa mère, hérita de lui et continua à chasser à Paulmy. Le grand parc était devenu la propriété de M. Ernest d'Oyron.

Dès 1865, le vicomte Ernest d'Oyron, qui avait épousé sa cousine germaine Maria, fille du marquis Gustave, s'installa au château, qu'il loua à son beau-frère Auguste, et il chassa à courre jusqu'en 1894 dans le parc avec une belle et nombreuse meute. Il avait quitté le château en 1872 pour habiter Saint-Léonard et Verrières. Il avait deux hommes à cheval. Les personnes qui suivaient ces chasses étaient Mme d'Oyron, Mme Duhaume, M. Joseph de Saint-Laon, M. de Mocet, M. du Temple, etc. De 1868 à 1871, j'y assistai quelquefois ; mon père y venait, nous habitions Oyron. Mon père, mort le 19 octobre 1871, à près de soixante-quinze ans, a suivi une chasse quinze jours avant sa mort. M. d'Oyron chassait quelquefois le chevreuil à courre. Il prenait plus de douze cerfs par an ; il avait quarante chiens.

La tenue de l'équipage a toujours été la toque de velours noir, la redingote verte avec collet, poches et parements de velours grenat, gilet de velours grenat, culotte blanche, cravate blanche, bottes à revers ; les piqueurs portaient la botte forte, les galons de livrée étaient argent et or.

Aujourd'hui, en 1907, les futaies du parc ne retentissent plus du son joyeux des cors, ni de la voix entraînant des chiens.

..

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les chasses d'Oyron étaient très suivies par une intrépide amazone, une fille du maréchal Castellane, Mme de Coutades.

J'ai oublié de citer parmi les veneurs M. le marquis de Ternay, qui venait du château de Ternay, situé à peu de distance ; c'était un cousin germain des de Piolant ; un de ses oncles lui avait laissé la terre et le titre de marquis de Ternay ; Mme de

Ternay mère venait aussi assister aux chasses. G. GASSER. »

L'auteur et tous les personnages qu'il a représentés si artistement sont morts, mais il serait grand dommage que pareil manuscrit soit perdu.

G. DE MAROLLES.



Baron de Cassin



Comte E. d'Oyron



Baron L. de Cassin

QUELQUES VENEURS DE L'ÉQUIPAGE D'OYRON D'APRÈS M. GASSER



LES FUTAIES DU PARC NE RETENTISSENT PLUS DU SON JOYEUX DES CORS
NI DE LA VOIX ENTRAÎNANTE DES CHIENS